

cinématographique, que mon « anticléricalisme » s'amadoua. Le film me parut sobre, relativement à son auteur – tout comme *Le Triangle noir*, son remarquable essai sur Lacroix, Goya, Saint-Just, et même les *Antimémoires*. Sans doute Malraux en avait-il fait moins qu'il ne le disait pour la République espagnole, lui qui ne savait pas piloter en prenant la tête des vingt Potez de l'escadrille España. Le chef de l'aviation républicaine, devant ses piètres résultats, n'avait-il pas affirmé qu'il fallait le réduire à la discipline, l'expulser, ou le fusiller? Mais la guerre était à la température exacte où rêvait de vivre Malraux et que nous,

enfants de la Reconstruction, cherchions à retrouver. Malraux était-il lui-même dupe de ses mensonges? La littérature visant alors au mythe, Malraux mystifia son destin, tout comme Cocteau, Montherlant, Céline ou Genet, Malaparte ou Hemingway. Il lui donna un volume qu'on peinerait à retrouver aujourd'hui, où seule la vérité nous paraît encore romanesque, en littérature, tandis que seuls les imposteurs nous en imposent, dans la « vraie vie ». Et comme écrivain, et comme autofictionneur en actes, Malraux pourrait avoir un avenir: jamais chaudron n'a si bien réussi à fondre réalité et fiction. •

## SA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

L'œuvre de Malraux est hantée par le macabre. Une vision du monde héritée de Balzac, de Baudelaire, de Laforgue. Éclairage.

**M**ALRAUX N'A RIEN de l'écrivain en chambre, confiné dans la solitude de sa bibliothèque. Nul plus que lui n'a affronté la réalité brutale du monde et de l'histoire, de la guerre d'Espagne à la Résistance, sans compter ses équipées aventureuses en Asie ou en Arabie. Pourtant,

les livres de chevet de cet homme d'action à l'érudition affolante racontent tous le même refus du réel. Malraux cherche auprès de ses pères spirituels une vision déformante du monde – une vision dont toute son œuvre est imprégnée.

Prenez *L'Espoir*. On lit cette épopée de la guerre civile espagnole comme on se laisse emporter par un cauchemar fiévreux. Tout y est d'une netteté, d'une intensité presque blessante – et tout y est sans cesse distordu en épisodes hallucinatoires. L'évocation des barricades barcelonaises pourrait sortir tout droit d'un conte fantastique: « une, bizarre, était faite de confessionnaux; une autre, devant laquelle des chevaux étaient tombés, apparut dans la rapide lumière des phares, comme si elle eût été un amas de têtes de chevaux morts ». Cette conversion du réel en fantasmagorie, Malraux la trouve d'abord chez **Balzac**. Car *La Comédie humaine*, et en particulier *Splendeur et misère des courtisanes*, opère la « conjonction sans précédent de la fiction et de la réalité », explique l'écrivain dans *L'Homme précaire et la littérature*. Sous la plume de Balzac, un lieu comme l'ancien palais de justice prend un aspect simultanément « fantastique et détaillé ».

Si le monde se plie aux extravagances du fantastique, c'est toujours, chez Malraux, sur un mode

macabre. Il s'agit moins de la déformation du réel que de sa décomposition, véritable obsession qui porte le sceau de la sensibilité baudelairienne et culmine avec *La Voie royale*. Conte fantastique du jeune Malraux, *L'Écrit pour une idole à trompe* avouait déjà une connivence avec **Baudelaire** en empruntant son titre au « Voyage » des *Fleurs du mal*. *La Voie royale*, elle, s'inscrit plutôt dans la filiation d'« Une charogne ». Le poème, avec ses « noirs bataillons de larves » qui sortent du « ventre putride » d'une carcasse, est un hymne à la pourriture. Et les jungles suffocantes du roman obéissent à la même loi morbide. La forêt, « ce monde ignoble et attrayant à la fois », est le siège d'une « fermentation où les formes se gonflaient, s'allongeaient, pourrissaient ».

Mais il y a plus que le goût des atmosphères malsaines dans cette façon de triturer les formes. Les pierrots lunaires de *L'Imitation de Notre-Dame la Lune* (1886) de **Jules Laforgue** ne fascinent pas seulement Malraux pour leur « face imberbe au cold-cream » et leur « air d'hydrocéphale asperge ». Ces caricatures de la figure humaine fournissent à l'auteur de *Lunes en papier*, fantaisie macabre en forme de conte allégorique, les incarnations des péchés capitaux. La luxure, l'orgueil et les autres prennent ainsi les traits de « personnages blancs, la poitrine et le dos tachés d'une marotte noire, ombre d'insecte ». Les pierrots de Laforgue, grotesques et déformés comme des spectres, suggèrent cette bizarrerie qu'est devenue l'idée même de péché dans un monde où le divin recule un peu plus chaque jour.

Placée sous l'invocation de Balzac, Baudelaire ou Laforgue, l'écriture de Malraux tord sans répit le monde et l'humanité, coule êtres et choses dans le moule du fantastique. Cet univers de corps suppliciés et de paysages tourmentés travaillés par la mort est celui d'un baroque – mais un baroque qui ne peut plus se raccrocher à l'espoir de Dieu. • **Damien Aubel**

